

Durant le confinement j'ai eu l'occasion d'écouter sur F-C l'anthropologue des catastrophes, Yoann Moreau. Suite à cette écoute, j'ai lu un certain nombre d'articles sur la notion de catastrophes. J'en fais un modeste compte-rendu. Tout ce qui suit ne vient pas de moi, il s'agit des réflexions de ces diverses personnes qui ont eu, ont à vivre des catastrophes. Tout cela concerne essentiellement le Japon et l'on verra par contraste ce qui différencie une catastrophe qui touche une communauté, d'une autre, comme celle du Covid, qui sous nos latitudes, a été vécue à une échelle individuelle ou domestique. Mais catastrophe dans les deux cas. On verra par le modèle des catastrophes au Japon (et ailleurs d'ailleurs) les réponses qui peuvent être données et la symbolisation. On mesurera la différence avec le Covid, encore que nous soyons encore dans le phénomène et que nous verrons peut-être après-coup les réponses qui ont pu être faites. Nous voyons bien qu'il s'agit de l'irruption du réel, de l'impensable. Tout ce qui suit parlera forcément à tous les soignants qui, à l'échelle de leur clinique, traitent des patients touchés par des catastrophes personnelles et intimes. Les modes de vécus sont semblables. L'intérêt de ce qui suit c'est la mise en évidence des cultures des catastrophes héritées et transmises comme c'est le cas, par exemple, au Japon.

Yoann Moreau, anthropologue des catastrophes est physicien de formation. Il souligne l'importance des diverses disciplines impliquées dans l'analyse des catastrophes, ce qu'il nomme la recherche d'une **objectivité plurielle des phénomènes**. Plusieurs manières d'expérimenter le réel ne s'annulent pas, mais se complètent.

La catastrophe : le mot a deux origines, l'une vulgaire, sans connotation de valeur, l'autre est théâtrale, c'est le dernier acte d'une tragédie. Les tragédies grecques n'ont pas eu que des conclusions malheureuses, certaines se terminaient heureusement. La catastrophe réduit le monde, on en sort dans un monde étriqué où l'on ne peut plus bouger mentalement. Comme dans la catastrophe théâtrale, conclusive, la catastrophe telle que nous l'entendons présente une unité d'espace, de temps, d'action et une évidente spectacularité.

Relativement à ces critères, la catastrophe de Fukushima en 2011, comme catastrophe nucléaire ne présente aucun des critères qui concernent les catastrophes, elle ne répond pas à son concept. Elle ne présente pas d'unité de lieu pour autant que, certes localisée, la chaîne de contamination ne se laisse pas cerner ou borner. On ne repère pas d'unité de temps, en tant qu'accident nucléaire, l'accident creuse un abîme dans le temps. Unité d'action ? Difficulté à y discerner une causalité de mortalité dans le temps, la notion est floue, les effets durent dans le temps, on ne sait donc évaluer le nombre des victimes au moment où elle se produit (entre 15 000 et le million). Quant à la spectacularité, le point de vue national, culturel, est fondamental. Il faut ici en revenir à l'autre aspect qui fut le tsunami. Pour les occidentaux qui ont vu sur les télévisions les images de la monstrueuse vague, la spectacularité est dans la hauteur de la vague, pour les Japonais sur place, c'est le retrait de la mer consécutif à la vague qui fut spectaculaire et terrifiant. La mer semblait avoir disparu. La vague on peut la rattacher à un imaginaire (en témoigne par exemple l'art pictural japonais), le retrait de la mer après le tsunami n'est pour nous occidentaux qu'une grande marée .

Dans certaines baies au Japon il y a une journée de prévention car le tsunami peut arriver en 5 mn. Moreau reconnaît pour lui-même un vertige des catastrophes, une fascination, même si, ajoute-t-il, il se la voile à lui-même.

Saigai : est le mot japonais qui signifie catastrophe, deux éléments, l'eau et le feu, c'est quand les

deux éléments se retrouvent l'un dans l'autre qu'on parle de catastrophe. C'est la compréhension japonaise du phénomène. On note toujours une distorsion entre ce qui se passe et ce qui se dit, l'effet en est l'onomatopée. Les mots manquent, le vécu est halluciné, on ne peut pas le dire en mots. Dans la catastrophe, **on ne peut produire du sens, on peut juste combler la béance du sens**. Le langage se fait onomatopée devant l'inouï. L'onomatopée relève d'un **registre antéprédicatif** : dire non pas ce qui arrive, **mais le fait qu'il arrive quelque chose**. La richesse onomatopéique du japonais est très grande. Identité du phénomène ailleurs (avec sans doute une moindre richesse de cette modalité) dans les : « Oh ! Ah ! Putain ! Merde ! Bon Dieu ! Mon Dieu, My God ».

L'interjection intervient entre le rien faire et le dire, elle est intermédiaire. La catastrophe met en défaut la grammaire, en tant qu'impensable, inconcevable, le langage présente alors des traits agrammaticaux.

Lors du séisme de Kobé, Ogino (1)(auteur de « Fissures ») souligne un sentiment de l'infini. Tout dans la région est touché par la catastrophe, hommes, animaux, végétaux, objets. Tout ce qui résiste et survit à la catastrophe constitue une communauté des survivants.

Quant aux rescapés, Moreau souligne qu'ils font lien dans une **logorrhée** sur l'événement et n'arrivent pas à en parler avec ceux qui ne l'ont pas vécu. Derrière les paroles abondantes subsistent des choses dissimulées et toujours une part de silence qui vient précisément du sentiment de l'infini. C'est cette expérience qui donne lieu à l'explosion de paroles, mais ces paroles, ces témoignages ne sont **souvent que les résidus de ce qui ne sera jamais exprimé par le langage**. Une part du langage chute devant le réel. Comment donner du sens à ce qui ne peut jamais être dit par le langage ? On ne fait pas monde tous de la même façon ? Là où il y a eu béance pour l'un, pour l'autre c'est resté juste poreux à cet endroit-là et la béance s'est faite ailleurs. C'est en confrontant le plus de points de vue qu'on montre le bricolage fait par les uns et les autres, **ce n'est pas dire le sens de la catastrophe mais se la rendre acceptable, pouvoir vivre avec**.

Moreau souligne aussi la nécessité de la controverse, fondamentale pour le rétablissement de la vie collective. La controverse, c'est l'exercice de ces vécus différents, c'est l'exercice du dissensus et l'organisation de ce dissensus.

Les catastrophes réorganisent les choses, en changeant l'ordre.

Au Japon dans la catastrophe du 11 mars 2011 c'est du tsunami qu'on parle essentiellement ; cela tient à ce que l'accident nucléaire ne suscite aucune mémoire, il ne se rattache à rien qui a marqué l'expérience (cf. le grand déni de Hiroshima, Nagasaki). A Kobe, les gens parlent plus de l'attaque au gaz sarin que du tremblement de terre. Dans un cas, la catastrophe naturelle a quelque chose de déjà connu, l'accident sismique est intégré dans la culture japonaise et dans les œuvres de cette civilisation. Dans l'autre cas, l'impensable est que des Japonais se retournent contre des Japonais ; là on touche à l'ordre social alors que tsunami et tremblement de terre sont pris dans la logique géologique et font culture au sens d'entités tutélaires comme les kamis (divinités shintoïstes), les namazus (poissons-chats géants) ; il y a des figurations et une prise en charge à la fois technique (des digues sont construites sur tout le pourtour du Japon). La prise en charge symbolique atténue l'élément traumatique.

Comment vivait-on les catastrophes quand on ne connaissait pas la tectonique des plaques ?

- la situation était pensée comme un laxatif à vertus thérapeutiques mettant fin à une constipation. La notion de Ki, souffle vital, énergie, qui circule dans le monde ; en s'accumulant trop quelque

part, il doit un jour se libérer brutalement, c'est une catastrophe. En 1855 se produit un séisme ; c'est une époque où les commerçants des basses castes commencent à devenir riches, à accumuler des richesses ; ils les engrangent dans des greniers qui s'effondrent lors du séisme. Ce qu'ils n'ont pas fait circuler, cet élément accumulé, le métal, l'or, il faut le libérer et le tremblement de terre permet cela ; il est interprété dans le sens d'un rétablissement de la justice sociale.

Une autre interprétation donnée part du refus de la circulation au tout début de la mondialisation, c'est le refus de l'Empereur d'ouvrir le Japon aux flux mondiaux, une accumulation du souffle vital s'accomplit cette fois, non pas sur le territoire, mais à l'extérieur de lui. On voit par là **qu'on ne trouve pas un sens à la catastrophe, on le lui prête.**

La catastrophe de 2011 a fait 30 000 morts. Les victimes des tsunamis n'arrivent pas à parler d'avenir. On est ramenés à un niveau d'existence qui est organique, on n'arrive même pas à dormir, retrouver l'appétit une vraie bataille et ce niveau il faut le surmonter. Pour se projeter il faut que le monde soit suffisamment stable ; une impermanence radicale nous prive de toute possibilité de faire des projets. On est dans un temps de survie, proche du chaos.

Il semble que les Japonais (et les orientaux en général) soient mieux armés que nous pour accepter l'impermanence et vivre des catastrophes. Moreau dit qu'on peut faire culture de la permanence et de l'impermanence. Il y a un régime de l'impermanence dont on peut faire culture. C'est concevoir que le passage du temps n'est pas une dégradation progressive et qui mène à la mort, à l'effacement, mais qu'il a un effet de patine, rend les choses plus belles (cf. le philosophe Watsuji Tetsumo, disciple de Heidegger qui tempère et corrige le concept d'être-pour-la-mort). Non, dit-il on n'est pas des êtres pour la mort, en tant qu'individus nous allons mourir mais cette mort en tant qu'individus participe de la vie sociale, elle lui est nécessaire. Donc ce qui est un régime d'impermanence, ma mort, votre mort, est à un autre niveau un régime de permanence, celui de la société ; donc le rapport est surmonté par des niveaux d'existence. Ce qui est vécu comme impermanence au niveau du social est le lot ordinaire du comportement géologique, sans quoi d'ailleurs la planète serait morte (une planète sans mouvements intérieurs).

La sidération est une constante anthropologique (onomatopées), la catatonie (ne plus pouvoir se projeter). A cet égard on note que ceux qu'on nomme les héros dans les catastrophes sont ceux qui ne regardent pas directement la catastrophe. Ils voient d'abord leur enfant ou le fils du voisin qui regarde le tsunami et du coup l'oeil de l'enfant joue le rôle de bouclier, ils voient la catastrophe à travers l'oeil de l'enfant, ça leur permet d'annuler la stupeur, le surgissement de l'impossible (on peut penser à Méduse). Pour qu'il y ait action il faut un certain déni de ce qui a lieu.

Catastrophe de 1913 de Vanaouoto. C'est l'arrivée des colons. Différence de perception entre eux et les Japonais ; ces derniers partent dès le début, les colons ne comprennent pas, ils sont au spectacle. Inversement les locaux quand arrivent les colons ne voient pas la catastrophe sociale qui va se produire, ils les accueillent, se disant que les colons régleront les différents entre familles. La catastrophe arrive pour les locaux dans un second temps. C'est l'aveuglement avant la consternation. On a là des régimes temporels très différents. Une catastrophe soudaine dans un premier temps, le tsunami, la catastrophe sociale de plus longue durée dans un second temps.

Pérou 11 mai 2010, séisme. Culpabilité des survivants, le sentiment d'avoir mal agi durant la catastrophe qui a lieu de nuit, ce qui accroît le désarroi. Une femme raconte en pleurant qu'elle voit sa télé qui va tomber, elle se précipite, la prend dans les bras, se précipite dans la rue et ne pense à sa fille restée dans la maison qu'à ce moment-là. Elle pleure en racontant cet événement (cf. Film

norvégien (2) » Snowtherapy », (film de Ruben Östlund, montre le drame qui naît dans une famille aux sports d'hiver après qu'une petite avalanche a fait le père de jeter sous une table sans s'enquêter de ce que devenaient femme et enfants). On ne peut comprendre la catastrophe que si on l'a vécue. Moreau raconte que lorsqu'il perd sa grand-mère, cet être dont il rêve à présent entre avec lui dans **un espace de dialogue nouveau**. Tout un pan du monde auquel on ne prêtait pas attention ou peu s'ouvre à présent dans un rapport nouveau. La catastrophe déploie des mondes, d'autres régimes d'existence, d'autres rapports.

Moreau insiste sur le fait que l'heure locale a beaucoup d'importance dans la survenue des catastrophes, elle prend généralement au dépourvu et le moment peut aggraver la réponse ; ou bien cela joue à un niveau symbolique. Il rappelle à ce sujet le tremblement de terre de Lisbonne le 1^{er} Novembre 1755, soit le jour de la Toussaint, jour où l'on célèbre Dieu. En 1855 le tremblement de terre d'Aïdo survient le mois sans Dieu. Mais pour Lisbonne, ville papale, le modèle du fléau divin ne peut plus tenir la route ; comment punir son représentant sur la terre. On se reportera à la polémique Voltaire/Rousseau. On passera dans le mouvement des Lumières de la notion de fléau à celle d'aléa. Quant à Hiroshima, les villageois des villages proches ne comprennent pas ce qui s'est passé, ils accueilleront les réfugiés, plaies vivantes, avec des bâtons. Ils comprennent le phénomène comme une épidémie dont il faut se protéger. Ces sinistrés d'Hiroshima repoussés de partout, on les appelle les Hibakushas. La catastrophe donne lieu à un puissant déni né de l'humiliation, car c'est par là que le Japon perd (officiellement) la guerre, il est attaqué par surprise dans sa chair vive.

Pour ce qui est de la catastrophe de Fukushima, on a assisté à un effondrement de l'ingénierie, en 2011 on est face à une absence totale de données. On demande au directeur Yoshida comment il a fait pour maîtriser la catastrophe ; il raconte qu'il s'est comporté vis-à-vis de la centrale comme si c'était un **être vivant, une bête**. D'autres paradigmes de pensée, d'autres rapports au monde permettent donc la **continuité de l'action**. Mais il faut garder à l'esprit que sont divers les modes pour prendre en charge les aléas. Ce qui est catastrophe pour les uns ne l'est pas pour d'autres.

Une chose intéressante c'est le nouveau régime éthique qu'ouvre la catastrophe. Moreau dit que s'il y avait un déluge on aurait un modèle pour y faire face, la Bible. La Bible parle précisément de la manière de fabriquer une arche, emmener un couple de chaque animal, des objets essentiels et pour parfaire le tout, dans la perspective de sauver le présent, mais plus encore d'assurer l'avenir, on précise qu'il sera possible de boire du vin et de coucher avec sa fille. Il y a des situations de **survie qui justifient la transgression**, une éthique autre est conviée, ce qui donne des modèles pour agir. Je rappelle la catastrophe aérienne survenue en 1972 dans les Andes. Les survivants s'en sortiront, entre autres, en pratiquant le cannibalisme sur leurs camarades morts, restés congelés dans l'avion. Ils diront ensuite qu'en consommant cette chair ils le vivaient comme une communion. Ils furent absous par le Pape Paul VI. Moreau insiste sur le fait que la catastrophe nucléaire donne peu de prises pour l'action et qu'on est en devoir de faire culture à tous niveaux. Le mot que les Japonais emploient est Pika/don. **Pika**, c'est le danger ressenti entre le moment où l'éclair est vu dans l'orage et le moment où le son éclate. **Don** en signifie le bruit sourd. Dans un film que j'ai eu l'occasion de revoir récemment, « *Sonate en août* » de Akira Kurosawa, j'ai bien repéré le moment où la très vieille grand-mère qui a vécu la catastrophe de Nagasaki (9 août 1945, 11 :02) dit à ses petits-enfants en racontant son traumatisme : Pikadon.

Pour Hiroshima, Fukushima, l'Empereur s'adresse à la nation, ce qui est exceptionnel. Il le fait en tant que représentant d'un Japon traditionnel. Cela indique simplement que la cosmologie moderne n'est plus apte à prendre en charge la catastrophe, **il faut mobiliser une cosmologie plus ancienne** qui vient de plus loin et qui viendrait faire bouger la manière de faire monde. Il y a donc au Japon une culture des séismes, des tsunamis, des cyclones mais les catastrophes nucléaires n'ont

pas encore de dramaturgie ; on n'a pas de repère pour les raconter.

Masahiro Ogino, auteur de « Fissures » écrit des choses importantes sur catastrophe et temporalité. Il envisage deux modalités de réponse principales. De la rupture du temps se dégagent deux conceptions opposées. L'une consiste à s'ouvrir vers le futur, le désir de profiter de la catastrophe pour accélérer le développement est fondé sur ce type de conception. L'autre considère le temps comme quelque chose d'éphémère : l'effondrement causé par la catastrophe fait apparaître l'idée que rien ne dure à l'infini. Pour comprendre l'impact social de la catastrophe il faut voir comment s'enchevêtrent ces deux conceptions du temps.

Il appelle la première modalité « Absorption du futur dans le présent », on envisage un nouveau projet social, la catastrophe est productrice. La table rase causée par le phénomène constitue une base pour une nouvelle construction de l'espace et des organisations sociales. C'est une façon de surmonter l'incertitude. Le **futur n'est pas à venir, il doit être construit**. Ce n'est pas un temps ultérieur, il est ce qui est en train de se produire. Ogino montre bien les grands avantages qu'en tire le système capitaliste qui contient d'ailleurs dans sa structure cette propension à absorber le futur dans le présent. Il s'agit par exemple de tout le système assurantiel, il s'agit des crédits accordés pour reconstruire, pour acheter à nouveau. Mais il s'agit, positivement, de revoir l'urbanisme des villes menacées par exemple. Pour ce qui nous concerne durant le Covid, Naomi Klein alerte sur les gigantesques investissements faits dans la Silicon Valley en ce moment pour fournir aux Etats et aux institutions tous les instruments qui permettront d'installer durablement des modes d'action à distance (télé-travail, école par internet). De ces différentes manières de pallier les insuffisances, de faire face au risque, il résulte une aversion généralisée au risque et un monde toujours plus gourmands d'assurances de toutes sortes.

L'autre modalité évoquée par Ogino est l'éphémérité. Un changement brusque du monde peut amener des sinistrés à percevoir le caractère changeant du temps et, par suite, à considérer le présent comme un moment voué à disparaître inévitablement. Dès lors la conservation des objets tend à perdre sa valeur. Le présent n'étant plus privilégié, le sentiment d'éphémérité, contrairement à la logique d'absorption du futur dans le présent, ne pousse donc pas à la reconstruction. Ceci, en des temps postmodernes, se manifesterait dans une logique consumériste, relativement aux objets qu'on ne cherche plus à garder, mais qui sont constamment jetables, renouvelables.

Mais plus intéressant, trois traits nouveaux et qui ne pourront que nous parler.

1) La perception de la mobilité. Le développement de l'espace-temps va de pair avec la multiplication des déplacements, on se déplace sans arrêt, physiquement et virtuellement. Cette mobilisation accélérée met l'accent sur le changement plutôt que sur l'immuabilité et suscite un sentiment d'éphémérité. La mobilité accrue due à une transformation radicale crée une coupure épistémologique à l'égard du temps et tend à privilégier son caractère changeant.

2) L'insécurité. Le peur devant le toujours-mouvant devient le principal moteur du capitalisme et l'insécurité l'atout majeur dans toutes sortes de stratégies de marketing (médicaments toujours nouveaux, systèmes d'alarmes, objets connectés, assurances en tous genre, séjours de vacances, vols, réservés très en avance).

3) Le troisième trait est le manque d'intérêt pour la propriété.

Parmi ces trois points la mobilité et l'insécurité sont des caractéristiques de la circonstance produite par une catastrophe : les sinistrés, obligés de se déplacer, entrent dans un état de mouvement dont ils

ne voient pas vraiment la fin. Et c'est afin de surmonter l'état d'incertitude créé par la mobilité accrue et l'insécurité que naît la logique d'absorption du futur dans le présent. Au fur et à mesure que cette logique devient dominante, l'état caractérisé à l'origine par la mobilité et l'insécurité s'estompe et devient invisible.

Je voudrais terminer par ce que dit Ogino sur l'aliénation de la mort. Il précise que les pêcheurs restent dans les zones à risques car leur survie dépend plus ou moins de la nature et que tout leur savoir tacite est fondé sur l'ordre de la mémoire. Il dit que malheureusement, lors du dernier grand séisme cet ordre n'a pas fonctionné. La grande ville s'étend, les habitants des côtes, nouveaux venus, ne partagent pas la culture des pêcheurs. Leur mode de vie est organisé suivant la logique d'absorption du futur dans le présent. Ils ont acheté leur appartement à crédit. C'est pourquoi, par rapport aux désastres précédents, les sinistrés de la catastrophe de 2011 ont eu plus de difficulté à surmonter leur chagrin.

Cette situation dans laquelle l'ordre de la mémoire perd de plus en plus de son poids est apparue bien avant le séisme de Kobe et a modifié peu à peu les attitudes à l'égard de la mort. Ce changement se manifeste dans la commercialisation des funérailles. Ce ne sont plus la famille et le voisinage qui s'occupent directement des cérémonies funéraires avec les moines bouddhistes, mais les pompes funèbres, qui sont chargées d'organiser toute la cérémonie. Nouveaux metteurs-en-scène de funérailles, les proches du défunt n'en sont plus que les spectateurs.

Je termine par cette réflexion d'Ogino sur les liens entre catastrophe et capitalisme. La catastrophe crée une masse de morts. On n'arrive même pas à retrouver le corps des victimes. La catastrophe met ainsi tout à néant. L'ordre de la mémoire constitue un dispositif pour faire face à ce néant, tandis que la logique d'absorption du futur dans le présent, au lieu de chercher à renouer des rapports avec les disparus, donc avec le passé, oriente la vie vers le présent et vers le futur inclus dans le présent. C'est une autre manière de se confronter à l'absurdité de la mort. La volonté de **s'approprier rationnellement** la catastrophe l'emporte sur celle de la **surmonter symboliquement** par l'ordre de la mémoire. Elle ne cherche plus à rétablir rituellement les rapports avec les ancêtres. L'existence n'est plus assurée et rassurée par les ancêtres. On ne reconnaît plus la dette envers les esprits des morts. C'est sur ces effondrements de pans de la mémoire du passé que le capitalisme réalise son déploiement. Je crois que ces réflexions parleront à tout le monde, autant pour le passé que pour le présent.

Micheline Tournoud

Réflexions tirées de : Yoann Moreau « Vivre avec les catastrophes »

Masahiro Ogino : « Catastrophes et temps »